



HAL
open science

La Boetie - contre la tyrannie et Tirans / La servitude volontaire : Le manuscrit Mériadeck (Bibliothèque de Bordeaux-Mériadeck : Ms. 2199)

Alain Legros

► **To cite this version:**

Alain Legros. La Boetie - contre la tyrannie et Tirans / La servitude volontaire : Le manuscrit Mériadeck (Bibliothèque de Bordeaux-Mériadeck : Ms. 2199). J. O'Brien et M. Schachter. La première circulation de la Servitude volontaire en France et au-delà, Honoré Champion, pp.425-448, 2019. halshs-04530431

HAL Id: halshs-04530431

<https://shs.hal.science/halshs-04530431>

Submitted on 3 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Boetie — contre la tyrannie et Tyrans / La servitude volontaire

(Bibliothèque de Bordeaux-Mériadeck : Ms 2199)

Texte présenté et transcrit par Alain Legros, CESR, Tours

La Bibliothèque municipale de Bordeaux-Mériadeck conserve, sous la cote Ms 2199, une copie manuscrite, en gothique cursive, du fameux *Discours* de La Boétie, sur quatorze feuillets filigranés à la fleur de lys et numérotés à la plume de 67 à 80 par le copiste lui-même en haut de page. Comme il arrive souvent avec cet écrit, il s'agit donc d'une pièce détachée d'un ensemble plus copieux. Elle a reçu plus tard, tracés à la mine de plomb d'une même main, le numéro 82 en haut de la première page, puis en pied de page les numéros 302 à 315 pour nouvelle foliotation. D'autres pièces sont donc venues grossir le recueil, jusqu'à ce qu'une ultime numérotation de 1 à 14, placée sous la précédente, isole ce document et que Jules Delpit (1808-1892) le range, une fois cousu en cahier, sous une chemise protectrice de fortune, où il a inscrit de sa main le nom de l'auteur et le titre. La redécouverte de cette pièce parmi les papiers de Louis Desgraves est due à Hélène de Bellaigue, qui l'a fait connaître aux participants du colloque « Montaigne et sa région » (Bordeaux, 13-16 septembre 2007).

Tout en haut de la première page, dûment centré et en lettres plus grosses que pour le corps du texte, on lit un premier titre en forme d'argument : « contre la tyrannie et Tyrans ». C'est manifestement ensuite que le même copiste l'a fait suivre, après une barre oblique mais sur la même ligne, en plus grosses lettres encore et dans une encre brune un peu plus sombre, d'un second titre : « La servitude volontaire ». Il a alors seulement précisé aussi en marge le nom de l'auteur, « La Boetie ». Il n'est pas impossible qu'il ait reproduit un texte qui ne comportait que le titre-argument, sans nom d'auteur, puis que la lecture ou la consultation de Montaigne l'ait amené à inscrire le nom de l'auteur et le titre proprement dit. À la suite des éditeurs des *Essais* pour la nouvelle Pléiade (p. 1411), rappelons que le titre abrégé se trouve pour la première fois dans les *Essais* de 1580, au chapitre 28, « De l'amitié » (p. 252[253]) : « C'est un discours auquel il [Estienne de la Boetie] donna nom de *la servitude volontaire*, mais ceux qui l'ont ignoré, l'ont bien proprement depuis rebaptisé, le contre un. » Le présent manuscrit témoigne à sa manière de l'une et l'autre tradition.

Jointe au texte de La Boétie et de la même main, une pièce en vers biffée permet de dater la copie elle-même à la faveur d'une métaphore : il y est fait allusion à une éclipse totale de soleil qui, le 12 octobre 1605, fut visible seulement dans l'extrême sud-ouest de la France (à « perine », précise le poème, soit La Perrine, village aujourd'hui annexé à Gujan-Mestras, sur le littoral sud du golfe d'Arcachon). Deux autres épigrammes et un « passeport » en vers l'accompagnent, quant à elles non biffées. La présente transcription inclut ces quatre *excursus*, mais non le texte de la dernière page du document (f. 80v), entièrement cancellé et pour moi illisible à quelques fragments près (« A ma bone maistresse... » ; dessins de deux cœurs encadrés de S et S biffés ou fermesses disposées en losanges : une déclaration d'amour ?).

Cette copie se distingue des autres copies connues du *Discours* par deux absences notables : celle des adresses à Guillaume de Lur-Longa et celle de l'éloge des poètes de la Pléiade, parmi lesquels Ronsard au moment où il travaillait à sa *Franciade*. On y trouve d'autre part un exposé singulier des circonstances des meurtres de Domitien et de Poppée, quelques vocables propres et de nombreux syntagmes inversés par rapport à d'autres moutures connues du texte. De telles considérations, parmi d'autres (voir la citation de Montaigne ci-dessus), permettront peut-être aux spécialistes de dire si le texte-source de ce manuscrit est antérieur ou postérieur à ceux des autres manuscrits conservés du *Discours de la servitude volontaire*.

C'est à leur intention qu'à la demande de John O'Brien et avec l'accord de Marie-Luce Demonet je transpose ici la transcription quasi-diplomatique du Ms 2199 de Bordeaux que j'ai effectuée en 2013 pour les Bibliothèques Virtuelles Humanistes, sur le site desquelles on peut aussi télécharger désormais le fac-similé en couleurs du document original : <http://montaigne.univ-tours.fr/copie-discours-servitude-volontaire-edition-inedite/>

Pour des raisons de mise en page et de place, les corrections et additions marginales effectuées par le copiste sont imprimées dans un corps plus petit que le reste du texte.

Dauoir plusieurs seigneurs, aucun bien ie ni uoys
Quun sans plus soit le maistre, Et quun seul soit le Roy.
Dit Vlysse en Homere parlant en publicq : sil neut plus rien dict sinon,
D'auoir plusieurs seigneurs aucun bien ie ny voy, cela estoit tant bien dict que rien plus : Mais au lieu que pour Raisonner il falloit dire que la domination de plusieurs ne pouuoit estre bonne, puisque la puissance dun seul deslors quil prent ce tiltre, de Maistre, est dure & desraisonnable, il est allé adiouster tout au rebours, quun sans plus soit le maistre & quun seul soit le Roy : Toutesfois il faut d'adventure excuser Vlysse auquel possible il estoit lors besoing d'user de ce langage, & sen seruir pour apaiser la reuolte de l'armee, conformant ie croy son propos plus au temps qu'a la verité. Mais a parler a bon escient, cest vn extreme malheur destre subiect a vn Maistre duquel on ne peut iamais esperer quil soit bon, puisquil est tousiours en sa puissance quand il voudra destre mauuais : Et dauoir plusieurs Maistres, cest autant qu'on en a, autant de fois estre malheureux extrem[ement.] Si ne veux ie pas pour ceste heure debattre ceste question tant pourmenee si les autres facons de republicues sont meilleures que la Monarchie : A quoy si je voulois venir, encore voudrois ie scauoir deuant que mettre en doute, quel rang la Monarchie doibt tenir, si elle doibt y en auoir aucun : pource quil est malaise a croire quil y aie rien de publicq en ce gouuernement ou tout est a vn. Mais ceste question est reseruee a vn autre temps, & demanderoit bien son traitté a part, ou plustost ~~emmener~~ emmeneroit quant & soy quasi toutes les disputes politiques : pour ce coup ie ne voudrois sinon entendre (sil est possible) commil se peut faire, que tant dhommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de Nations, tant de Royaumes endurent quelquefois vn Tiran seul, qui na puissance que celle quil luy donnent, qui na pouuoir de leur nuire sinon tant quil ont vouloir de l'endurer, ni ne scaroit [*sic*] leur faire mal aucun, sinon lors quil ayment mieux le souffrir que luy contredire ; Grand chose certes, & toutesfois si commune, quil sen faut de tant plus douloir, & moins esbahir, de voir vn million de milliers dhommes seruir miserablement ayant le col soubs le ioug ; non pas contraints par vne plus grand force, mais aucunement ce semble enchantés & charmés par le seul Nom d'un, duquel ils ne doibuent craindre la puissance, puisquil est seul, ni aymer les qualites, puisquil est en leur endroit mesmes, inhumain & sauage. La foiblesse dentre nous hommes est telle, qu[il] [*v*^o] faut souuent que nous obeissions a la force, il est besoing de temporizer, on ne peut pas tousiours estre le plus fort, Si donc vne nation est contraincte

par la force de la guerre de seruir ~~a vn~~, comme la Republique d'Athenes aux trente Tirans, il ne se faut pas esbair quelle serue, mais se plaindre de l'accident, ou bien plustot ne sesbayr ni ne se plaindre, mais porter patiemment le malheur present, & se resiouir a meilleure fortune a laduenir. Nostre Nature est telle que les communs deuoirs de lamitie emportent vne bonne partie du cours de nostre vie ; Il est raisonnable daymer la vertu, destimer les beaux faicts, de recognoistre les biens dou lon les a receus, & diminuer souuent de nostre aise pour augmenter lhonneur & aduantage de celuy qu'on ayme & qui le merite ; Ainsi donc si les habitans dun pays ont trouué quelque grand personnage qui leur ayt monstre par espreuue vne grand preuoyance pour les garder, grande hardiesse pour les defendre, grand soing pour les gouverner, si dela en auant ils sapriuoient tant que de luy obeir, & sy fient tant de luy donner quelques aduantages, ie ne scay si se [*sic*] ~~seroit~~ seroit sagesse, parcequ'on l'oste du lieu ou il faisoit bien, pour lauancer en vn autre ou il pourra mal faire, Mais certes si ne pourroit il faillir dy auoir de la bonté, de ne craindre point de mal, de celuy duquel on na receu que bien : Mais, bon Dieu ! que peut estre cela ? comment lapellerons nous ? quel malheur est ce ? ou quel vice ? ou plustot quel infortuné desuoyement desprit ? Vn nombre infini de personnes, non obeir, mais seruir, non estre gouvernés, mais tirannizés, nauoir bien, ni parens, ni enfans, ni femme, ni leur vie mesme qui soit a eux, & souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas dune armée, non pas dun camp barbare contre lequel il faudroit esprendre son sang & sa vie ~~deuant~~, mais dun seul, non dun Hercule, ne dun Sanson, mais dun seul hommet, & le plus souvent du plus lasche, et plus feminin de la nation, non pas accoustumé a la poudre des batailles, mais encor a grand peine au sable des tournois, non qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de ~~seruir~~ ^{seruir} villainement a la moindre femmelete : apellerons nous cela lascheté ? dirons nous que ceux qui seruent sont couards, & recreux ? Si deux, si trois, si quatre ne se deffendent d'un, cela est estrange, toutesfois possible ; bien pourra on dire lors que cest faute de coeur ; Mais si cens, si mille, endurent dun seul, ne dira lon pas quils ne veulent, non quils n'osent se prendre a luy, & que cest non couardise, ains plustost mespris & desdain,.

68

Si lon voit non cent, ni mille hommes, mais cent pays, mille villes, vn million dhommes, nassaillir pas vn seul, duquel le mieux traité de tous en recoit ce mal destre esclau, comment pourrons nous nommer cela ? laschete : Or il y a en tous vices naturellement quelque borne outre laquelle ils ne peuuent passer, deux peuuent craindre vn, et possible dix, mais mille, vn million, mille villes si elles ne se deffendent d'un, ce nest point couardise, elle ne va point iusques la, non plus que la vaillance ne sestend pas quun seul eschelle vne forteresse, quil assaille vne armee, quil conquere vn Royaume ; Doncques quel monstre de vice est cecy qui ne merite pas encore le tiltre de couardise, qui ne trouue point de nom asses vilain, que la Nature desaduoue auoir fait, & la langue refuse de le nommer ? Quon mette dun costé cinquante milhommes en armes, dun autre autant, quon les range en bataille, quils viennent au ioindre, les vns libres combatans pour leurs franchises, les autres pour les leur rauir, ausquels par conjecture promettra lon la victoire, lesquels pensera lon aller plus gaillardement au combat,

ou ceux qui esperent pour guerdon de leurs peines lentretenement de leurs libertés, ou ceux qui nattendent autre loyer des coups quilz donnent ou recoiuent que la seruitude d'autrui ? Les vns ont tousiours deuant leurs yeux le bonheur de leur vie passee, lattente de pareil ayse a laduenir, il ne leur souuient pas tant de ce quilz endurent ce peu de temps que dure la bataille, comme de ce quil conuiendra endurer a iamais a eux a leurs enfans & a toute la posterité : les autres nont rien qui les enhardisse quune petite poincte de leur conuoitise qui se rebousche soudain contre le danger, & qui ne peut estre si ardente quelle ne sestaigne par la moindre goutte de sang qui sorte de leurs playes. Aux batailles tant renommées de Miltiade, Leonide, & Themistocle qui ont esté données deux mille ans a, & vivent encore auiourdhuy aussi fresches en la memoire des liures et des hommes comme si ceust esté puis deux iours, lesquelles feurent liures en Grece, pour le bien des Grecs, & lexemple de tout le monde ; Que croit on qui donna a si petit nombre de gens comme estoyent les Grecs non le pouuoir mais le coeur de soustenir la force de tant de Nauires que la mer mesmes en estoit chargée, de deffaire tant de Nations qui estoyent si nombreuses que lescadron des Grecs neust sceu fournir sil eut fallu des capitaines aux armées des ennemis quand tous leussent esté iusques a vn ; sinon quil semble quen ces glorieux iours, ce nestoit pas tant [v°] la bataille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise sur la conuoitise. Cest chose estrange

doir parler de la vaillance que la liberté met dans les coeurs de ceux qui la deffendent : Mais ce qui se fait en tous pays tous les iours quun homme mastine mille villes, & les priue de leur liberté, qui le croiroit sil ne faisoit que louer dire, non le voir, & sil ne se voyoit quen pays estranges & loingtains terres & quon le dict qui ne penseroit que cela feut plustost feint & trouué que non pas veritable ? Quoy plus, vn Tiran, quil nest besoing de le combatre, ni sen deffendre pour le deffaire, car il est de soy mesmes deffaict mais que le pays nen consente a sa seruitude, quil ne faut pas luy rien oster, mais ne luy rien donner, mais quil ne se mette en peine de faire rien contre soy. Ce sont doncques les peuples mesmes qui se laissent ou plustost se font gourmander, puis quen cessant de seruir ils en seroyent quittes, cest le peuple qui sasseruit, qui se coupe la gorge, qui ayant le chois destre subiet, ou destre libre, quitte sa franchise & prend le ioug, qui consent a son mal ou plustost le pourchasse. Sil lui coustoit quelque chose a recouurer sa liberté ie ne len presserois pas, combien que lhomme ne puisse auoir rien de plus cher que de se remettre en son droict naturel, & par maniere de dire de Beste reuenir homme, mais encore ie ne desire pas en luy si grand hardiesse, ie luy permets quil ayme mieux vne, ie ne scay quelle seureté de viure miserablement quune douteuse esperance de viure a son ayse, Toutesfois si pour auoir sa liberté il ne luy faut que la vouloir, sil na besoing que dun simple desir, se trouuera il Nation au monde qui lestime trop chere la pouuant gaigner dun souhait, & qui plaigne sa volonté a recouurer le bien quon deburoit acheter au prix de son sang, et lequel perdu toutes gens dhonneur doibuent estimer la vie desplaisante & la mort salutaire. Certes tout ainsi que le feu dune petite estincelle deuiet grand & tousiours se renforce, plus il trouue de bois plus il est prest den

brusler, sans qu'on y mette de leau pour lestaindre, seulement en ni
mettant plus de bois n'ayant plus que consommer se consume soy mesmes,
vient sans force aucune, & non plus feu, pareillement les Tirans

69

plus ils pillent plus ils exigent plus ils ruinent & destruisent, plus on leur
baille plus on leur sert de tant plus ils se fortifient & deuiennent tousiours
plus frais & plus forts pour aneantir & destruire le tout, & si on ne leur
baille rien si on ne leur obeit point sans combatre sans fraper ils
demeurent nuds & deffaicts Et ne sont plus rien, comme si la racine nenuoye
plus dhumeur & daliment a la branche elle deuient seche & morte.
Les hardis pour acquerir le bien qu'ils demandent ne craignent point les
dangiers ne refusent point la peyne, les lasches & engourdis ne scauent
ni endurer le mal ni recouurer le bien ils sarrestent en cela de le souhaiter
& la vertu dy pretendre leur estant ostee par leur faineantise le desir
de lauoir leur demeure par la Nature : Ce desir ceste volonte est
commune aux sages & inconsiderés, aux courageux & aux poltrons pour
souhaiter toutes choses qui estant acquises les rendroyent heurus &
contens, vne seule en est a dire, en laquelle ie ne scay comment la
Nature fault aux hommes pour la desirer, c'est la Liberté ; qui est
toutesfois vn bien si grand & si plaisant, quelle perdue tous les
maux vienent a la file, & les biens mesmes qui demeurent apres elle
perdent entierement leur goust & saueur corrompus par la seruitude ;
La seule liberte, les hommes ne la desirent point ; non pas pour autre
raison ce semble, sinon pourceque sils la desiroyent ils lauroyent,
comme sils refusoyent de faire ce bel acquest seulement parcequil
est trop aisé : pauvres peuples insensés & miserables, opiniastres en vostre
mal, & aueugles en vostre bien ! vous laissez emporter deuant vous le
plus beau & le plus clair de vostre reuenu, piller vos champs, voler
vos maisons, & les despouiller des meubles anciens & paternels, vous
viues de sorte que vous ne pouues dire que rien soit a vous, & sembleroit
que meshuy ce vous seroit grand heur sil vous estoit permis de tenir
a mestairie vos biens, vos familles & vos vies : Et tout ce desgast,
ce malheur, ceste ruyne vous vient, non pas des ennemis mais certes
bien de lennemi, & de celuy que vous faictes si grand qu'il est, pour
lequel vous alles courageusement a la guerre, & pour la grandeur duquel
vous ne refusés de presenter a la mort vos personnes. Celuy qui vous
Maistrise tant n'a que deux yeulx, n'a que deux mains, n'a qu'un corps,
& n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du nombre grand
& infini de vos villes, sinon ce quil a de vous tout laduantage que
[v°] vous tous luy faictes pour vous destruire. D'ou a il pris tant d'yeux
dont il vous espie, si vous ne les luy donnez ? comment a il tant de mains
pour vous fraper, sil ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos
cités ne sont ce pas les vostres ? comment a il pouuoir sur vous que
par vous ? comment vous oseroit il courir sus sil nauoit intelligence
auecques vous ? que vous pourroit il faire si vous nesties receleurs du
larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, & traistres
a vous mesmes ? vous semez vos fructs afinquil en face le degast
vous meublés & remplissés vos maisons pour fournir a ses voleries,
vous nourrisés vos filles afinquil ait dequoy saouller sa luxure,
vous esleués vos enfans afinquil les traine a la bouscherie, quil

les fasse les ministres de ses conuoitises, les executeurs de ses ~~vengean~~
 vengeances, vous rompes a la peyne vos personnes afinquil se puisse
 mignarder en ses delices, & se veautrer dans les sales et villains
 plaisirs, vous vous affoiblisses afin de le rendre plus fort & roide
 pour vous tenir la bride plus courte : Et de tant d'indignités que les
 bestes mesmes ou ne sentiroyent ou nendureroyent point vous pouués
 vous en deliurer si vous essayés non pas de vous en deliurer mais
 seulement de le vouloir faire, soyés resolu de ne seruir plus & vous
 voila libres, ie ne veux pas que vous le poussies ni lesbranlies, ne
 le soustenes plus seulement & vous le verres comm'un grand Colosse
 a qui on a desrobe la baze de son poids mesme fondre en bas & se
 rompre. Veritablement les Medecins conseillent bien de ne mettre pas
 la main aux playes incurables, & ie ne fais pas sagement de vouloir
 prescher en cecy le peuple qui a perdu long temps y a toute cognoissance,
 Et duquel veuquil ne sent plus son mal cela seul monstre asses que
 la maladie est mortelle : ~~Cherchons done~~ Mais cherchons par coniecture (si nous en
 pouuons trouuer) comment sest ainsi auant enracinee ceste opiniastre
 volonté de seruir quil semble maintenant que l'amour mesme de la
 liberté ne seroit pas si naturelle. Premièrement cela est ie croy hors
 de doute que si nous viuions avecques les droits que la Nature nous
 a donnés, & les enseignements quelle nous aprend, nous serions naturellement
 obeissans aux parens, subiets a la raison, & serfs de personne.
 De lobeissance que chascun sans autre aduertissement que de son
 naturel porte a ses pere & mere tous les hommes en sont tesmoings

70

chascun pour soy. De la raison si elle nait avecques nous ou non
 qui est vne question debatue a fonds par les Academiques, & touschee par
 toute leschole des philosophes, pour ceste heure ie ne penseray point
 faillir croyant quil y a en nostre ame quelque naturelle semence de
 raison qui entretenue par bon conseil & coustume fleurit en vertu, &
 au contraire souuent ne pouuant durer contre les vices suruenus estouffee
 s'auorte,. Mais sil y a rien de clair & aparent en la Nature, & en quoy
 il ne soit permis de faire l'auetgle, cest cela que Nature la ministre de
 Dieu & la gouuernante des hommes nous a tous faits de mesme forme, &
 commil semble a mesme moule, afin de nous entrecognoistre tous pour
 compagnons ou plustot pour freres : Et si faisans les partages des presens
 quelle nous faisoit Elle a faict quelques aduantages de son bien soit au
 corps ou en lesprit aux vns plus qu'aux autres, il est aisé a voir quelle
 nentendoit pas pourtant de nous mettre en ce monde comme dans vn
 Camp clos, & nenuoyoit pas icy les plus forts & plus aduisés comme des
 brigans dans vne forest armes de sa propre main pour y gourmander
 les plus foibles, mais bien plustot faut il croire que faisant ainsi
 aux vns les lots plus grands & aux autres plus petits, elle vouloit faire
 place a la fraternelle affection afin quell'eut a s'employer, ayans les vns
 puissans moyen de donner ayde, & les autres foibles besoiing d'en receuoir.
 Puis donc que ceste bonne mere nous a donné a tous toute la terre pour
 demeure, nous a tous logés aucunement en mesme maison, nous a
 tous figurés a mesme patron afin que chacun se peust mirer & quasi recog
 noistre lun dans lautre, si elle nous a donné en commun ce present de
 la voix & de la parole pour nous accoster & fraterniser d'auantage, &

faire par la mutuelle declaration de nos pensees vne communion de nos
 volentes, Et si elle a tasché par tous moyens de serrer & estraindre
 plus fort le noeud de nostre alliance & société, si elle a monstré en
 toutes choses quelle ne vouloit pas tant nous faire tous vnis que tous
 vns, il ne faut doubter que nous ne soions tous naturellement libres
 veuque nous sommes tous compagnons, & ne peut tomber en lentendement
 de personne que Nature ait mis aucun en seruitude, nous ayans tous mis
 en compagnie : c'est pour Neant debattre si la liberté est naturelle, puisque
 lon ne peut tenir personne en seruitude sans faire tort, & quil ny a
 rien au monde si contraire a la Nature estant toute raisonnable que
 [v^o] l'iniure : Reste doncques la liberté estre naturelle, & par mesme moyen
 a mon aduis que nous ne sommes pas seulement mis en possession de nostre
 franchise, mais aussi auecques affection de la deffendre : Et si daduventure
 nous faisons quelque doubte en cela, et sommes tant abastardis que ne
 puissions recognoistre nos biens, ni seulement nos naiues affections, il
 faudra que ie face lhonneur qui nous appartient & que ie monte les
 bestes brutes en chere pour nous enseigner nostre nature & condition.
 Les Bestes si les hommes ne font trop les sourds leur crient Vive liberté,
 plusieurs en y a dentrelles qui meurent deslors quelles sont prises, & comme
 le poisson qui perd la vie aussi tot que leau, pareillement celles la quittent
 la lumiere & ne veulent point suruiure a leur naturelle franchise ; si
 les animaus auoyent entreux leurs rangs & preeminances ils fairoyent
 a mon aduis de ceux la leur noblesse. Les autres des plus grandes
 iusques aux plus petites lorsqon les prend font si grande resistance
 dongles de cornes, de pieds, & de bec quelles declarent asses combien elles
 tiennent cher ce quelles perdent, puis estant prises nous donnent
 tant de signes aparens de la cognoissance quelles ont de leur malheur,
 quil est facile a voir que doresenauant cela leur est plus languir que
 viure, & quelles continuent leur vie plus pour plaindre leur aise perdu
 que pour se plaire en seruitude. Que veut dire autre chose l'Elephant
 lorsque sestant deffendu tant quil a peu, ni voyant plus dordre, estant
 sur le poinct destre prins il enfonce ses maschoires et casse ses dens contre
 les arbres, sinon que le grand desir de demeurer libre commil est né, luy
 donne de lesprit & laduise de marchander aueques les chasseurs si pour
 le pris de ses dens il en sera quitte, & sil sera receu a bailler son yvoire,
 & payer ceste rançon pour sa liberté. Nous apastons le cheual deslors
 quil est né pour lapriuoyer a seruir, & si ne le scauons nous tant
 flatter que quand se [*sic*] vient a le dompter il ne morde le frain, ne rue
 contre lesperon afin de monstrer a la Nature, & tesmoigner au moings
 par la que sil sert ce nest pas de son gré, mais par nostre contrainte.
 que faut il tant dire Les boeufs ne gemissent ils pas soubz le ioug,
 & les oiseaux ne pleurent ils pas leur infortune dans la cage par
 leurs tristes chansons ; ainsi donc puisque toutes choses qui ont
 sentiment, deslors quelles l'ont sentent mal de la subiexion & courent
 apres la liberté : veu que les bestes mesmes qui encore possible sont
 faictes pour le seruire de lhomme ne se peuuent acoustumer de seruir

quaeq protestation dun desir contraire, quel malencontre est celuy la
 qui a peu tant desnaturer lhomme (seul créé de vray pour viure franchement) de
 luy faire perdre la souenance de son premier estre & le desir de le ~~reprendre~~

repandre. Il y a de trois sortes de Tirans, les vns ont le Royaume par Election du peuple ; les autres par la force des armes, les autres par la succession de leur race. Celuy a qui le peuple a donné l'Estat deuroit estre ce semble plus suportable, & le seroit ie croy, nestoit que deslors quil se voit esleué par dessus les autres en ce lieu, flatté par ie ne scay quoy qu'on appelle la Grandeur, il delibere de nen bouger point, communement celuy la faict estat de la puissance que le peuple luy a donnee de la transmettre a ses enfans, & deslors quils ont pris ceste opinion, cest chose estrange de combien ils passent en toute sorte de vices, & mesmes en la cruauté les autres Tirans, ils ne voyent autre moyen pour s'asseurer de la nouvelle Tirannie, sinon que destraindre si fort la seruitude, & estranger tant les subiets de la liberté qu'encor que la memoire en soit fresche ils la luy puissent faire perdre. Ceux qui les ont acquis par le droict de la guerre ils si portent ainsi qu'on cognoit bien, quils sont comm'on dict en tere de conqueste. Ceux qui naissent Roys ne sont pas gueres meilleurs, ains estant nes & nourris dans le sein de la Tirannie succent aueques le laict la nature du Tiran, & font estat des peuples qui sont sous eux comme de leurs fiefs hereditaires, & selon la complexion a quoy ils sont plus enclins, ou Auares, ou prodigues, tels quils sont ils font du royaume comme de leur heritage. Ainsi pour dire la verité ie voy quil y a entr'eux quelques differens, mais de chois ie nen y vois point, & estans les moyens de venir au regne diuers, toutesfois la façon de regner est quasi semblable, des esleus comme sils auoyent prins des taureaux a dompter, ainsi les traittent ils, les

leurs subiets, Les Conquerans pensent auoir droict den vser comme de leur proye, les successeu successeurs den faire ainsi que de leurs naturels Esclaues. Sil naissoit daduantage aujourdhuy quelques gens tous nuds, ni accoustumés a la subiection, ni afriandes a la liberté, et qu'il ne sceussent que cest ne de lun ni de lautre, ni a grand peine des noms, si on leur presentoit ou destre subiets, ou de viure francs suiuant les loys dequoy ils saccorderoyent, Il ne faut pas faire difficulté quils n'aymassent trop mieux obeir seulement a la raison, que seruir a vn homme, sinon que possible ils naquissent [v°] de ceux d'Israel qui sans contrainte & sans aucun besoing se firent vn Tiran, duquel peuple ie ne lis iamais lhistoire que ie nen aye trop grand despit, & quasi iusques a en deuenir inhumain pour me resiouir de tant de maux qui leur en aduindrent. Mais certes tous les hommes tant qu'ils ont quelque chose d'homme, deuant quils se laissent assubiettir il faut l'un des deux, quils soyent ou contraints, ou deceus, contraints par les armes estrangeres comme Sparte & Athenes par les forces d'Alexandre, ou par les factions ainsi que la Seigneurie d'Athenes estoit deuant venue entre les mains de Pisistrat, par tromperie souuent perdent ils la liberté, et en cela ils ne sont pas si souuent seduits par autruy commils sont trompés par eux mesmes, ainsi le peuple de Siracuse capitale de Sicile estant pressee par les guerres inconsiderement ne mettant ordre qu'au danger presant esleua Denis le premier, luy bailla charge de la conduite de l'armee, & ne se donna garde quil leut faict si grand, que ceste bonne piece reuenant victorieux, comme sil neut pas vaincu les ennemis mais ses citoyens, se feit de Capitaine Roy, & de Roy Tiran. Il n'est pas croyable comment le peuple deslors quil est assubietti tombe si soudain en vn tel & si profond oubli de la franchise quil ne

peut sesueiller pour la rauoir, seruant si franchement & tant volontiers qu'on diroit a le voir quil a non pas perdu sa liberté, mais gaigné sa seruitude : Il est bien vray qu'au commencement l'on sert contraint et vaincu par la force, mais ceux qui viennent apres nayans iamais veu la liberté et ne scachant que cest seruent sans regret, & font volontiers, ce que leurs deuanciers auoyent faict par contrainte : cest cela que les hommes naissent soubs le ioug, & puis nourris & esleués dans le seruage sans regarder plus auant se contentent de viure commils sont nez, & ne pensans point auoir d'autre droict ni autre bien que ce qu'ils ont trouué, ils prennent pour leur naturel l'estat de la naissance : Et toutesfois il nest point d'heritier si prodigue ni nonchalant qui quelquefois ne passe les yeux dans les registres pour entendre sil iouit de tous les droicts de sa succession, ou si l'on a rien entrepris sur luy ou son predecesseur : Mais certes la coustume qui a en toutes choses grand pouuoir, na en aucun endroit si grand vertu qu'en ceci de nous enseigner a seruir, & comme l'on dict de Mitridat qui se fet ordinaire

72

de boire la poison, pour nous aprendre a aualer & ne trouuer point amer le venin de la seruitude. L'on ne peut nier que la nature nait en nous bonne part pour nous tirer ou elle veut, & nous faire dire bien ou mal nais, mais si faut il confesser qu'elle a de tant moins de pouuoir en nous que la coustume, pource que le naturel pour bon quil soit se pert sil nest entretenu, & la nourriture nous faict tousiours de sa fasson comment que se [*sic*] soit maugre la nature : Les semences du bien que la Nature met en nous sont si menues & glissantes quelles nendurent pas le moindre heurt de la norriture contraire, elles ne sentretienent pas si aiseement quelles sabatardissent & se fondent & viennent en rien, ne plus ne moins que les fructiers qui ont bien tous quelque naturel a part, lesquels ils gardent bien si on les laisse venir, mais ils le perdent aussi tost pour porter dautres fructs estrangiers & non leurs selon qu'on les ante. Les herbes ont chascune leur propriété, leur naturel & singularité, mais toutesfois le ciel, le temps, & le terroir, la main du iardinier ou adioustent ou en ostent beaucoup de la vertu, la plante qu'on a veu en vn endroit, on est ailleurs empesché de la recognoistre. Qui verroit les Venitiens, vne poignee de gens viuans si librement que le plus meschant d'entreux ne voudroit pas estre le Roy de tous, ainsi nais et nourris qu'ils ne cognoissent point dautre ambition sinon que a qui mieulx aduisera & plus soigneusement pour entretenir leur liberté, ainsi aprins & faicts dès le berceau qu'ils ne voudroyent point tout le reste des foelicités de la vie pour perdre le moindre point de leur franchise. Qui aura veu dis ie ces personnages, et au partir de la sen ira aux terres de celuy que nous apellons le Grand Seigneur, voyant ses gens qui ne pensent estre nais que pour le seruir, & qui pour maintenir sa puissance abandonnent leurs vies, penseroit il que les autres & ceux la eussent mesme naturel, ou plustot sil nestimeroit pas que sortant dune Cité d'hommes il estoit entré dans vn parc de bestes. Licurgue le policeur de Sparte ayant nourri dict on deux chiens freres & alaictés de mesme laict, lun engraisé a la cuisine, lautre acoustumé par les champs au son de la trompe et du huchet, voulant monstrier aux Laconiens que les hommes sont tels que la norriture les fait, met les deux chiens en plain marché et entre deux vne soupe &

vn lieure, lun courut au plat lautre apres le lieure, & toutesfois dit il, si sont ils freres. Doncques celuy la avec ses loix & sa police norrit et fit si bien les Lacedemoniens, que chascun deux eut de plus cher de [v^o] Mourir de mille morts que de recognoistre autre Segneur que la loy & la raison. Le prens plaisir de rementeuoir vn propos qu'on dit que se tindrent iadis vn des favoris de Xerxes le grand Roy des Perses, & deux Spartains, quand Xerxes faisoit l'apareil de sa grand armee pour conquerir la Grece il enuoya ses Ambassadeurs par toutes les Cités Grecoises demender de leau, & de la terre (sestoit [*sic*] la façon que les Perses auoyent accoustumé de sommer les villes) horsmis a Sparte & Athenes, parce que ceux que Daire son pere y auoit envoyé pour faire pareille demende, les Spartains & Atheniens en auoyent ietté les vns dans des fossés les autres dans des puits, leur disant quils prinsent dela hardiment de leau & de la terre pour porter a leur Prince : Ces gens ne pouuoient souffrir que de la moindre parole seulement on touschat a leur liberté : pour en auoir ainsi vsé les Spartains sentirent apres quils auoyent encouru la haine des Dieus, mesmes de Taltibie le Dieu des herauts, ils sauiserent pour les appaiser d'enuoyer a Xerxes deux de leurs citoyens pour se presenter a luy afin qu'il en fit a sa volonté & se payat dela pour les ambassadeurs quils auoyent tué a son pere, Sperte, et Bullis s'offrirent de leur gré pour aller faire ce payement, de fait ils y allerent, et en chemin ils arriuerent au palays de Hidarne lieutenant du Roy en toutes les villes d'Asie qui sont sur la coste marine, qui les receut fort honorablement Et leur feit bonne chere, & apres plusieurs propos tombant de lun en l'autre, il leur demanda pourquoy ils refusoient lamitié du Roy, Voyés dit il Spartains, & recognoissés par moy comment il scait honorer ceux qui le meritent, & pensés que si vous estiés a luy, il vous fairoit le mesme s'il vous auoit cognus, il ni a celuy d'entre vous quil ne fit Seigneur d'une ville de Grece, En ceci Hidarne tu ne nous scaurois donner bon conseil dirent les Lacedemoniens parceque le bien que tu nous promets tu las essayé, mais celuy dont nous iouissons tu l'ignores, tu as esprouué la faueur du Roy mais de la liberté quel goust elle a, combien ellest douce tu nen scais rien, or si tu en auois tasté toy mesmes tascherois de la garder & defendre non pas avec la lance & lescu mais avec les dens & les ongles Les seuls Spartains disoyent, ce quil falloit dire ; si les vns et les autres parloyent commils auoyent este norris, car il ne se pouuoit faire que le Perse eut regret a la liberté ne l'ayant iamais eue ne que les Lacedemoniens endurassent la subiection ayant gousté de la franchise. Caton l'Vticain estant encore enfant & sous la verge alloit souuent chez Sylla le Dictateur tant pourceque a raison du lieu & maison dont il estoit on ne lui refusoit iamais la porte

73

qu'aussi ils estoient proches parens, il estoit tousiours accompagne de son maistre comm'auoyent accoustumé les enfans de bonne ~~maison~~ part, il s'apercut quen l'hostel de Sylla en sa presence ou par son commandement on emprisonnoit les vns, on condemnoit les autres, lun estoit banni, lautre estranglé, lun demandoit la confiscacion d'un citoyen, l'autre la teste, bref tout y alloit non comme chez vn officier de ville, mais comme chez un Tiran de Peuple, & cestoit non pas vn parquet de Iustice, mais vn ouuroir de Tirannie : ce noble garçon dit a son Maistre donnez moy vn poignard ie le cacheray sous ma robe, ientre souuent dans la chambre de Sylla deuant qu'il soit levé, iay le bras asses fort pour en despescher la ville : voila certes vne parole appartenant vrayment

a Caton, cestoit vn commencement de ce personnage digne de sa mort : Et neantmoins qu'on ne die ni son nom, ni son pays, qu'on conte seulement le fait tel quil est, la chose mesme parlera, & iugera l'on a belle aduantage quil estoit Romain, nay dans Rome, mais dans la vraye, alors quelle estoit libre. A quel propos tout cecy, non pas certes que iestime que le pays, ni le terroir y facent rien, car en toutes contrees, en tout air est amere la subiection, et plaisant destre libre : mais pourceque ie suis daduis qu'on ait quelque pitie de ceux qui en naissant se sont trouués le ioug au col, & que ou bien on les excuse, ou bien qu'on les pardonne si nayans iamais veu lombre de la liberte, & nen estant point aduertis ils ne sapercoyent point du Mal que ce leur est destre Esclaues. Sil y a quelque pais comme disent nos nouveaux Cosmographes, & du vieux temps le bon Homere des Cimmeriens, ou le Soleil se monstre autrement qu'a nous, & apres les avoir esclairé [*sic*] six mois continuels, il les laisse sommeiller autant dans lobscurité, sans les reuoir de lautre demi annee, ceux qui naissent pendant ceste longue nuit nayans point ouy parler de la clarté, ni veu de iour, se bayra l'on sils s'accoustument aux tenebres ou ils sont nais sans desirer la lumiere. On ne plaint iamais ce qu'on na iamais eu, le regret ne vient qu'apres le plaisir, et tousiours est avec la cognoissance du mal le souuenir de la ioye passee. La Nature de l'homme est bien destre franc et de le vouloir estre, mais aussi sa Nature est telle que naturellement il tient le ply que la Nature luy donne norriture lui donne, disons donque ainsi qu'a l'homme toutes choses luy sont naturelles a quoy il se norrit & saccoustume, mais cela seul luy est naturel a quoy sa Nature simple & non autre l'apelle : Ainsi la premiere raison de la seruitude volontaire est la coustume, comme des plus braues cheuaux qui au commencement mordent le frain, & puis apres si iouent, & la ou nagueres il [*sic*] ruoyent contre la selle ils se parent maintenant dans le harnois et tous fiers se glorifient sous la barde ; ils disent quil ont [*v°*] Esté tousiours subiets, que leurs peres ont ainsi vescu, ils pensent quil sont tenus d'endurer le mal, & se le font accroire, par exemple, & fondent eux mesmes sur la longueur du temps la possession qui les tyrannise ; pour vray les ans ne donnent iamais droict de mal faire ains agrandissent linjure : Il y a bien quelques vns mieux nais que les autres qui sentent le poix du ioug et ne se peuuent tenir de le crouler, ni ne s'apriuoient iamais a la subiection, & qui tousiours comme Vlyse qui par mer & par terre cherchoit de voir la fumee de sa caze, ne se scauroyent garder dauiser a leurs naturels priuileges, & se souuenir des anciens predecesseurs, & de leur premier estre, ce sont uolontiers ceux la qui ayans l'entendement net & lesprit clairuoyant ne se contentent pas comme le gros populus de regarder ce qui leur est deuant les pieds, sils nauisent & derriere & a costé, ramenant encor les choses passees pour iuger du temps aduenir, & pour mesurer les presentes, ce sont ceux qui ayant deux mesmes la teste bien faicte l'ont encor polie par le scauoir & l'estude : Ceux la quand la liberte seroit entierement perdue & toute hors du Monde limaginent & sentent en leur esprit & la sauourent encor, & la seruitude ne leur est iamais de goust pour si bien qu'on l'acoustre. Le Grand Turc sest bien aduisé que les livres & la doctrine donnent plus que toute autre chose aux hommes le sens de se recognoistre & de hair la Tyrannie, ientens quil n'a en ses terres gueres de Gens scauans ni nen demande. Or, communement le bon Zele & affection de ceux qui ont malgré le temps gardé la deuotion a la franchise pour si grand quen soit le nombre demeure sans effect, d'autant que, pour ne sentrecognoistre ils sont tous singuliers en leurs fantasies, la liberte leur estant ostee sous le Tiran de faire de parler et quasi de penser.

Mome le Dieu Mocqueur ne se moqua pas trop mal a propos quand il trouua ce defaut de l'homme que Vulcan auoit fait, de nauoir vne petite fenestre au coeur, afin que par la on peut voir ses pensees ; Brutus, Cassius, et Casca pour ce subiet lorsqu'ils feirent l'entreprise de la deliurance de Rome ou plustost de tout le monde, ne voulurent pas que Ciceron ce Grand Zelateur du bien publicq sil en feut iamais feut de la partie, estimans son coeur trop foible pour vn fait si haut, ils se fioyent de sa volonte mais ils ne sasseuroyent pas de son courage : Toutesfois qui vouldra examiner les faicts du temps passé, les annales anciennes il sen trouuera peu de ceux qui voyans leur pays mal mené & en mauuaises mains, ayent entrepris de la franchir d'une bonne intention entiere et non fainte, qui nen soyent venus a bout, Et que la liberte pour se faire paroistre ne se soit elle mesme fait espaulé : Harmode, Aristogite, Trasibule, Brute le Vieux, Valere, & Dion comm'ils auoyent

74

vertueusement pensé, lexecuterent heureusement : Et en tel cas iamais quasi a bon vouloir ne defaillit la fortune : Brutus le Jeune et Cassius osterent bien heureusement la seruitude, mais en ramenant la liberte ils moururent non pas miserablement, car quel blaspheme seroit ce, de dire quil y ait eu rien de miserable en ces gens la, ni en leur mort ni en leur vie, mais certes au grand dommage, perpetuel malheur, & entiere ruine de la Republique, laquelle feut enterree avecqu'eux. Les autres entreprises qui ont esté faictes depuis contre les Empereurs Romains n'estoyent que conjurations d'Ambs d'Ambitieux lesquels ne sont pas a plaindre des inconueniens qui leur en sont aduenus, estant aisé a voir qu'ils ont voulu non pas oster, mais remuer la Couronne, pretendans chasser le Tiran, & retenir la Tirannie ; a ceux la ie ne voudrois pas quil quil [*sic*] leur eut bien succedé, & suis content quil ayent monstré par leur exemple quil ne faut pas abuser du saint Nom de la liberte pour faire mauuaise entreprise. Mais pour reuenir a nostre propos lequel iauois quasi perdu :

La premiere raison pourquoy les hommes seruent volontiers, est pource qu'ils naissent serfs & sont norris tels, de ceste cy en vient vne autre quaiseement [*sic*]

X & cest leffet de la seruitude, que la coyonnerie, Les gens deuient lasches & effeminés viennent soubs les Tirans^x Dequoy ie sens [*sic*] tres bon gre a Hipocrate le grand pere de la medecine qui sen est pris garde et la

ainsi dit en vn de ses livres quil institue des maladies, ce personnage auoit tout le coeur en bon lieu, & le monstra bien, lorsque le grand Roy de Perse le voulut attirer a luy a force doffres & grands presens ; il luy rescriuit franchement quil fairoit conscience de guarir les barbares qui vouloyent tuer les grecs, & de seruir en rien par son art a celuy qui vouloit entreprendre d'asservir la Grece. Or il est certain quavecq la liberte tout a coup se perd la uaillance, Les gens subiets nont point d'alegresse ni d'aspretté au combat, ils vont au danger quasi comm'attachés & tous engourdis par maniere d'acquit, & ne sentent point bouillir dans le coeur lardeur de la franchise qui fait mespriser les dangers, & donne enuie d'acheter entre ses compagnons lhonneur & la gloire par vne belle mort ; Entre les gens libres cest a lenuy a qui mieux mieux, chascun pour le bien commun, chascun pour soy, la ou ils s'attendent dauoir tous leur part, au mal de la deffaicte, ou au bien de la victoire : Mais les gens asseruis outre ce courage guerrier ils perdent encor en toutes autres choses la viuacité, & ont le coeur bas & mol incapable de toute chose grande. Les Tirans cognoissent bien cela, & voyans quilz prennent ce ply, pour le mieux faire auachir, encor leur y aydent ils. Xenophon escriuain graue & du premier rang entre les grecs

a fait vn liure auquel il fait parler Simonide auecques Hieron le Roy [v^o] de Siracuse des miseres du Tiran, ce liure est plain de graues & bonnes remonstrances, & qui ont aussi bonne grace a mon aduis quil est possible, que pleut a Dieu ~~que~~ tous les Tirans qui ont iamais esté l'eussent mis deuant les yeux et sen feussent seruis de miroer, ie ne puis croire quilz neussent recogneu leurs verrues, & eu quelque honte de leurs taches : en ce traitté il conte la peine en laquelle sont les tirans, qui sont contrains faisans mal a tous se craindre de tous : Et entre autres choses il dit cela que les mauuais Roys se seruent des Estrangers a la guere & les soldoyent, ne sosans fier de mettre a leurs gens, ausquels il [*sic*] font tort, les armes au poing ; il y a bien eu aussi de bons Roys qui ont eu a leur solde des Nations Estrangeres, comme les Francoys mesmes, & plus encor dautresfois qu'auiourd'hui, mais a vne autre fin, scauoir pour garder les leurs, nestimant rien le dommage de l'argent pour espargner leurs hommes : Cest ce que Scipion ~~eroys ie~~ le Grand Africain disoit quil aymeroit mieux auoir sauué vn citoyen que deffaict cent ennemis. Mais certes cela est bien certain que le Tiran communement ne pense iamais sa puissance bien assuree, sinon quand il est venu a ce poinct quil na soubz luy homme qui vaille : doncques a bon droit luy apliquera on ce Reproche de Thrason au maistre des Elephans Pour cela uous estes si braue que vous aues charge des bestes. Ceste ruse des Tirans d'abestir leurs subiets, ne se peut cognoistre plus clairement que par le procedé de Cire enuers les Lydiens apres quil se feut emparé de Sardes la capitale & quil eut prins a merci Crese ce Roy tant riche & l'eut emmené quand & luy, on luy porta nouvelles que les Sardiens estoient reuoltés, il les eut bien tot reduits soubz sa main, mais ne voulant pas ni mettre a sac ceste ville, ni estre en peyne de tenir tousiours vne armee pour la garder, il s'aduisa de cest espedient dy establir des bordels, tauernes, & berlans, & par tout ordonna aux habitans den faire estat, il se trouua si bien de ceste garnison quil ne luy falut iamais plus donner de coups despee contre les Lydiens qui ne samuserent qua inuenter ~~force ieux~~ toute sorte de Ieus, si bien que les Latins en ont tiré leur mot, apellant Lude, ce que nous passetemps, comme sils vouloyent dire, Lyde. Les autres Tirans bien quilz ne declarent pas si expressement leur volonté, ne laissent pas pour la plus part de pourchasser en effet, ce que celuy la ordonna formelement. Cest le naturel du menu populaire duquel le nombre est tousiours le plus grand dans les villes destre soupçonneux a l'endroit de celuy qui l'ayme,

75

et simple enuers celuy qui le trompe, ne penses pas quil y est [*sic*] aucun oiseau qui se prene mieux a la pipee ni poisson aucun qui pour la friandise du ver sacroche plustot au clou, que tous les peuples sallechent vistement a la seruitude pour la moindre plume quon leur passe par le bec, & est chose merueilleuse comm'il [*sic*] sy laissent aller aussi tost mais seulement quon les chatouille. Les theatres, les ieux, les farces, les spectacles des gladiateurs, des bestes estranges, des medailles, des tableaux, & telle autre droguerie estoient aux peuples antiens les appats de la seruitude, le prix de leur liberte, les outils de la Tirannie : Ce moyen, ceste pratique, ces allechemens auoyent les anciens Tirans pour endormir leurs subiets soubz le ioug, ainsi les peuples assotés trouuans beaux ses [*sic*] passetemps, enyurés dun vain plaisir qui leur passoit deuant les yeux sacoustumoyent aussi

a seruir niaisement, mais plus mal que les petits enfans qui pour voir
 les luisans les images des liures enluminés, aprenent la lecture. Les Tirans Romains
 s'aduiserent dun autre poinct encores, de ^{le} festoyer souuent & toutes les
 dix annees publiquement, abusant ceste quenaille comm'il faloit, qui
 se laisse aller plus qua autre chose au plaisir de la bouche, le plus
 entendu d'entreux neut pas quitté son escuelle de soupe pour recouurer
 la liberté de la Republique de Platon : Ces Tirans faisoient largesse
 du quart du blé, du septier du vin, du xesterce, & lors cestoit pitié
 d'ouïr crier, Viue l'Empereur, les lourdauts ne saduisoyent pas qu'ils
 ne faisoient que recouurer une partie du leur, & que cela mesmes qu'ils
 recouuroyent, le Tiran neut pas peu leur donner ci deuant il ne lauoit
 osté a eus mesmes : tel eut amassé aujourdhuy le xesterce & se feut
 gorgé au festin en benissant Tibere & Neron & leur belle liberalité
 qui le lendemain estant contraint d'abandonner son bien a l'auarice,
 ses enfans a la luxure, son sang mesmes a la cruauté de ses [*sic*]
 magnifiques Empereurs nen dit mot non plus qu'une pierre, ne sen feut
 remué non plus qu'une souche ; tousiours la populace a eu cella
 destre au plaisir quelle ne peut honnestement recevoir toute ouuerte &
 dissolue, & au tort & a la douleur quelle ne peut honnestement souffrir
 insensible. Je ne vois maintenant personne qui oyant parler de Neron
 ne tremble mesmes au seul nom de ce vilain monstre, de ceste sale & horrible
 peste du monde, & toutesfois de celuy la, de ce boutefeu, de ce bourreau,
 de ceste beste sauuage on veut dire qu'apres sa mort aussi villaine que
 sa vie, le noble peuple Romain en receut tel desplaisir se souvenant de
 [v^o] ses ieus, & de ses festins quil feut sur le poinct d'en porter le deuil, iay
 pour garant l'excellent Corneille Tacite aussi veritable que Graue. Ce
 qu'on ne trouuera pas estrange qui considerera ce que ce mesme peuple auoit
 fait deuant a la mort de Jules Cæsar qui donna congé aux loix,
 & a la liberté, auquel personnage il y a ce me semble si peu rien
 qui vaille, que son humanité mesmes que lon preschoit tant feut plus
 dommageable que la plus grande cruauté du plus barbare Tiran qui
 feut iamais, parceque ceste venimeuse douceur enuers le peuple [*illisible*] sucra
 la seruitude ; apres sa mort ceste sottise commune qui auoit encor a la
 bouche ses banquets, & en l'esprit la souuenance de ses prodigalités, pour
 luy faire ses honneurs, & le mettre en cendre amonceloit a lenui les bancs
 de la place, & puis lui esleua vne colonne comm'au pere du Peuple,
 ainsi le portoit le chapiteau, & luy fait plus dhonneur tout mort quil
 estoit, ~~quelle ne deuoit~~ quelle ne deuoit faire par raison a homme du
 monde, si ce nestoyt possible a ceux qui lauoyent tué,. Ils noubli
 erent pas cela aussi les Empereurs suiuan de prendre le Tiltre de
 Tribun du peuple parmi les autres qualités, tant pour ce que cest
 office estoit tenu pour saint & sacré, qu'aussi il estoit establi pour
 la desfense & protection du peuple, & par ce moyen sous la faueur de
 l'Estat, ils sasseuroyent que ce peuple abesti se fieroit plus en eux,
 comme s'ils deuoient en croire le nom, & non pas sentir l'effect. Ainsi
 aujourdhuy ne font pas mieux ceux qui ne font gueres mal aucun, qu'ils
 ne passent deuant quelque ioli propos du bien commun & soulagement
 du publicq, & nous nauons que trop veu les formulaires desquels ont
 vsé ces remueurs de mesnage aussi finement qu'impudemment. Les Roys
 d'Assirie & apres eux de Medie ^x ne se presentoyent en publicq que

autre artifice autant le plus tart quils pouuoient, pour mettre en ce doubte le populaire
 effronté que sils estoyent en quelque chose plus qu'hommes & le laisser en ceste resuerie,
 grossier mais non ainsi tant de Nations qui feurent asses long temps soubz cest Empire
 inutile car ils auecques ce mystere sacoustumoyent a seruir plus volontiers pour ne
 scauoir quel maistre ils auoyent ni a peine sils en auoyent, & craignoient
 tous a credit vn, que personne nauoit veu. Les premiers Roys d'Egipe
 ne se monstroyent gueres quils ne portassent tantost vn chat, tantost
 vne branche, tantot du feu sur la teste se masquoyent ainsi & faisoient
 les basteleurs, & par l'estrangeté de la chose ils donnoyent a leurs subiets

76

reuerence & admiration, mais ~~aux gens qui neussent esté~~ eussent aux gens non trop sots ou
 trop asseruis apresté passetemps & risee. Cest pitié d'ouyr parler de
 combien de choses les Tirans d'autresfois faisoient leur proffit pour fonder
 leur Tirannie, de combien de petis moyens ils se seruoyent grandement,
 ayans trouué de tout tems ce populas fait a leur poste, auquel ils ne
 scauoyent si mal tendre, quil ne se vint prendre, duquel ils ont tousiours
 eu si bon marché de tromper, quils ne sasubiettoient iamais tant que
 lors quils sen moquoyent le plus. Que diray ie dun'autre belle bourde
 que les peuples antiens prindrent pour argent content, ils creurent
 fermement que le gros doigt dun pied de Pirrus Roy des Epirotes
 faisoit miracles & guarissoit les maladies de la ratte, ils enrichirent
 mieux le comte encores, que ce doigt ~~fee~~ fee apres quon eut brulé
 tout le corps mort se trouua entre les cendres sistant sauué malgré
 le feu, tousiours ainsi le peuple sot fait luy mesme les mensonges
 pour apres les croire, prou de gens lont escrit mais de facon quil est
 facile a uoir quils ont amassé cela des bruits de ville & du vain discours
 du populaire. Vespasian reuenant d'Assirie passant en Alexandrie
 pour aller a Rome s'emparer de l'empire faisoit il pas des merueilles, il
 adressoit les boiteux, rendoit clairuoyans les aueugles & tout plein
 d'autres belles choses, ausquelles qui ni pouuoit voir les faultes quil y
 auoit, estoit a mon aduis plus aueugle que ceux quil garissoit. Les
 Tirans mesmes trouuoient bien estrange que les hommes peussent endurer
 vn homme leur faisant mal, ils vouloyent fort se mettre la religion
 deuant pour garde corps, et sil estoit possible emprunter quelque
 eschantillon de la Diuinité pour le soubstient de leur meschante vie ;
 & de ce nous faict foy le procede de Romule, Alexandre, Caligula
 & tels autres brigans, ausquels nous adiouterons Salmonee si l'on croit a
 la Sibile de Virgile en son enfer, lequel pour s'estre ainsi moqué des
 gens, & auoir voulu faire du Jupiter foudroyant en rend maintenant
 conte, si celuy qui ne faisoit que le sot est acestheure ainsi pelaudé
 labas, comme le decrit ce poete, ie croy que ceux qui ont abusé de la
 religion pour estre meschans sy trouueront a meilleures et certaines
 enseignes. ~~Les nostres~~ Nos Princes semerent en France ie ne scay quoy de tel, des
 crapaus, des fleurs de lys, de l'ampoule, de loriflam, des guarisons
 descrouelles, ce que pour moy ie ne veux comment quil en soit encores
 mescroire, puisque nous & nos ancestres nauons eu aucune ocasion iusquici
 [v^o] de l'auoir mescreu, ayans eu des Roys si bons en la paix, si vaillans en
 la guerre que bien quils naissent Roys si semble il pourtant quils ont
 esté non pas faits comme les autres par la Nature, mais choisis par le
 toutpuissant deuant que naistre pour le gouuernement & garde de ce

Royaume, Et quand cela ne seroit pas si ne voudrois ie pas entrer en lice pour debattre en cela la verité de nos histoires, non plus que celle des Romains a cause de leurs Anciles, ni celle des grecs pour le panier d'Ericthone si bien gardée a Athenes, ou leur Olive dans la Tour de Minerue, le serois outrageux de vouloir dementir nos liures. Mais pour reuenir dou ie ne scay comment iauois destourné le fil de mon discours il n'a iamais esté que les Tirans n'ayent tousiours pour s'asseurer trauaillé d'accoustumer leurs peuples enuers eux, non pas seulement a obeissance & seruitude, mais encores a deuotion. Ce que iay dict iusques icy qui apprend les gens a seruir volontiers, ne sert gueres aux Tirans que pour le menu & gros populaire. Mais maintenant ie viens a vn point le quel a mon aduis est le secret de la cabale, & le ressort de la domination, le soustien & le fondement de la Tirannie. Qui pense que les halebardes des gardes conseruent les Tirans a mon iugement se trompe fort, ils sen aydent plus comme ie croy pour lostentation & lespouuante que pour fiance quilz y ayent, pour preuue les archers gardent d'entrer dans le palays & chambre des Roys les malhabillés qui nont nul moyen, non pas les bien armés qui peuuent seuls faire quelque entreprise ; des Empereurs Romains il est aisé a conter quil ni en a pas de tant qui ayent eschapé quelque danger par le secours de leurs archers, que de ceux qui ont esté tués par leurs gardes propres ; Ce ne sont pas leurs bandes de caualerie, ni les regimens de fanterie qui defendent le Tiran, mais on ne le croira pas du premier coup bien que veritable, ce sont quatre ou cinq qui maintiennent le Tiran, quatre ou cinq seulement qui luy tiennent tout le pays en seruage, tousiours il a esté que cinq ou six ont eu loreille du Tiran & si sont aprochés d'eux mesmes, ou bien ont esté apellés par luy pour estre les complices de ses cruautés, les compagnons de ses pilleries, les maquereaux de ses voluptes. Ses [sic] six adressent si bien leur chef quil faut pour leur société quil soit meschant non pas de ses meschancetés seules, mais encore des leurs. Ses [sic] six ont six cens qui profitent soubz eux,

77

et font a eux les six cens ce que les six font au Tiran, ils amassent de la proye ce qui leur eschape, ses [sic] six cens ont le gouuernement des villes

& prouinces & le maniemment des ^{armes} & finances afin quilz tiennent la main a leur auarice & cruauté, & quilz lexecutent quand il sera temps, & facent tant de mal d'ailleurs quilz ne puissent durer que soubz leur ombre, ni s'exempter que par leur moyen des loix & de la peyne ; ses [sic] six cens tiennent soubz eux six mille ausquels ilz ont fait donner estas & charges importantes, & quilz ont esleué en grade & dignité, grande est la suite qui vient apres de cela, & qui voudra s'amuser a deuider ce fil, il verra que non pas les six mille, mais les cent mille, les millions par ceste corde se tiennent au Tiran, saidant dicelle comme Iupiter en Homere qui se vante sil tire la chesne demmener verssoy vers soy tous les dieux : De la est venue la creue du Senat soubz Iules, letablissement des nouueaux estats, creation d'offices, non pas certes a le bien prendre reformation de Iustice mais nouueaux soustiens de la tirannie, en somme tout en vient ^{iusques la} par les faueurs, & soubz faueurs, les gains, ou regains quon a aueques le Tiran, quil se trouue enfin quasi autant de gens ausquels la tirannie semble estre profitable,

comme de ceux a qui la liberté seroit agreable : Tout ainsi que les medecins disent quen nostre corps sil y a quelque chose de gasté, deslors qu'en vn autre endroit il si bouge rien il se vient aussi tost rendre vers ceste partie vereuse, pareillement deslors qu'un Roy sest declaré Tiran tous les mauuais garnemens, toute la lie du royaume le ne dis pas vn tas de larroneaux qui ne peuuent gueres en vne Republique faire mal ni bien, mais generalement tous ceux qui sont tarés d'une ardente ambition, & dune notable auarice samassent autour de luy, & le soustienent pour auoir leur part du butin, & estre sous le Grand Tiran tiranneaux eux mesmes. Ainsi font les insignes voleurs, & fameux corsaires, les vns deuorent le pays, les autres cheualent les voyageurs, les autres sont en embusche, les autres au guet, les vns massacrent, les autres despoillent, & encore quil y ait entreux des preeminences, & que les vns ne soyent que valets les autres les chefs de lassemblee, si nen y a il a la fin pas vn qui ne sen sente, sinon du principal butin au moings dune partie. On dit bien que les Pirates Ciliciens ne sassemblerent pas seulement en si grand nombre quil falut enuoyer contreux Pompee, mais encore tirerent a leur alliance plusieurs belles villes & grandes Cités aux haures desquelles [v°] ils se mettoyent en seureté reuenans des courses, & pour recompense leur bailloyent quelque profit du recelement de leurs pilleries. Ainsi le Tiran asseruit les subiets par le moyen des autres, & est gardé par ceux desquels sils valoyent rien il se deburoit garder, & common dit pour fendre le bois il se fait les coings du boys mesme ; voila ses Archers, voila ses gardes, voila ses halebardes, non pas queux mesmes ne souffrent bien quelquefois de luy, mais ses [sic] perdus abandonnés de Dieu & des hommes sont contans d'endurer du mal pour en faire, non pas a celuy qui leur en fait, mais a ceux qui en endurent comm'eux, & qui nen peuuent dadantage, Et toutesfois voyans ces gens la qui naquettent le Tiran pour faire leur besongne de sa tirannie & de lesclauage du peuple, il me prend souuent esbaissement de leur meschanceté, & quelque fois pitié de leur sottise, Car a dire vray quest ce autre chose de saprocher du Tiran sinon que sesloigner de sa liberté, & par maniere de dire serrer a deux mains & embrasser la seruitude. Quils mettent vn petit a part leur ambition, quils se deschargent vn peu de leur auarice, & puis quils se regardent eux mesmes, quils se reconnoissent, & ils verront clairement que les villageois, les paysans lesquels tant quils peuuent ils foulent aux pieds & en font pis que des forçats ou Esclaves, ils verront dis ie, que ceux la ainsi malmenés sont toutesfois a leur respect fortunés & aucunement libres ; le laboureur & artisan pour tant quils soyent asseruis en sont quittes en faisant ce quon leur dict que le tiran veut, les autres qui sont pres de luy coquinans & queymandans sa faueur il ne faut pas seulement quils facent ce quil dit mais pour lui satisfaire quils prenent & facent ses pensees : Ce nest pas tout a eux de luy obeir, il luy faut complaire, il faut quils se rompent, quils se tormentent, quils se tuent a traouiller en ses affaires, & puis quils se plaisent de son plaisir, quils laissent leur goust pour le sien, quils forcent leur complexion, quils despoillent leur nature, il faut quils prenent garde a sa parole, a sa voix, a ses signes, a ses yeux, quils nayent ni oeil, ni pied, ni main que tout ne soit au guet pour espier & descourir ses volontés. Cela, est ce viure heureusement ? cela sapelle il viure ? Est il au

monde rien moins suportable que cela, ie ne dis pas a vn homme de coeur, mais a vn qui ayt le sens commun, ou sans plus la face dun homme ? Quelle condition est plus miserable que de viure ainsi quon

78

naye rien a soy, tenant dau truy son aise, sa liberté, son corps, & sa vie. Ils veulent seruir pour gagner des biens, comme sils pouvoient gagner rien qui feut a eux, puisquils ne peuuent dire de soy quils soyent a eux mesmes : & comme si aucun pouuoit auoir rien de propre sous vn Tiran. ils veulent ~~faire que le bien soit a eux~~ ^{par son moyen acquerir} des biens ~~soyent a eux~~, & ne se souuient pas que ce sont eux qui luy donnent la force pour oster tout a tous, & ne laisser rien quon puisse dire estre a personne, ils voyent que rien ne rend les hommes subiets a sa cruaulté que les biens, quil ny a crime ^{tant} enuers luy digne de mort que lopulence, quil nayme que les richesses, ne deffait que les puissans en thresors, & ils se vienent presenter comme deuant le boucher pour si offrir ainsi plains & refaits, & luy en faire enuie. ses fauorits ne se doiuent pas tant souuenir de ceux qui ont gagné autour des tirans beaucoup de biens, comme de ceux qui ayans quelque temps amassé puis apres ont perdu & les biens & la vie, il ne leur doibt pas venir en l'esprit combien dautres y ont gagné de richesses, mais combien peu ceux la les ont gardées. Qu'on discoure toutes les ancienes histoires, quon regarde toutes celles de nostre souuenance, on verra tout a plain combien est grand le nombre de ceux qui ayans gagné par mauuais moyens loreille des Princes, ayens ou employé leur malice, ou abusé de leur simplicité a la fin par ceux la mesmes ont esté aneantis, & autant quils y auoyent trouué de facilité pour les esleuer, autant puis apres y ont ils cognu d'inconstance pour les abatre. Certainement en si grand nombre de tant de gens qui ont esté iamais pres de tant de mauuais Roys, il en est peu ou comme point, qui nayent quelquefois essayé en eux mesmes la cruaulté du Tiran quils auoyent deuant attizee contre les autres, sestant le plus souuant enrichis sous ombre de sa faueur des despouilles dau truy, ils lont enfin eux mesmes enrichi de leurs despouilles. Les gens de bien, si par fortune il sen trouue quelquefois aymés du Tiran, tant soyent ils auant en sa grace, tant que reluise en eux la vertu & lintegrité, qui voire aux plus meschans donne quelque reuerence de soy quand on la voit de prés, mais les gens de bien mesmes ne scauroyent durer & faut quils se sentent du mal commun, & qu'a leurs despens ils esprouent la Tirannie : vn Seneque, un Burre, un Thrasee, ceste tire de gens de bien, lesquels, mesmes les deux, leur malefortune les [^{v°}] aprocha dun Tiran, & leur mit en main le manient de ses affaires, tous deux estimés de luy, tous deux chers de luy, & encores lun lauoit nourri & auoit pour gage de son amitié la norriture de son enfant, mais ces trois la sont suffisans tesmoins par leur cruelle mort, combien il y a eu peu de fiance en la faueur dun mauuais Maistre : Et a la verité quelle faueur peut on esperer de celuy qui a bien le coeur si dur de hair son Royaume qui ne faict que luy obeir, & lequel pour ne se scauoir pas encores aymer sapauurit luy mesme & destruit son Empire. Or si lon veut dire que ceux la pour auoir bien vescu sont tombés en ses [*sic*] inconueniens, quon regarde hardiment autour de celuy la mesmes, & on verra que ceux qui vindrent en sa grace, & si maintindrent par meschanceté ne feurent pas de plus longue duree : Qui a iamais

ouy parler damour si abandonnee, daffection si opiniastre, qui a iamais rien veu ni leu ~~desi~~ obstineement acharné enuers femme que de celuy la enuers Poppee, or feut elle apres ~~empoisonnee~~ ^{meurtrie} par luy mesme : Agripine sa mere auoit tué Claude son mari pour luy faire place en l'empire, pour l'obliger elle nauoit iamais faict difficulté de rien faire, ni de souffrir, doncques son fils mesme, son nourriçon, son Empereur fait de sa main apres lauoir souuent faillie luy osta la vie, & ne feut lors personne qui ne dit quelle auoit trop merité ceste punition si ceust esté par les mains de tout autre que de celuy ^a qui ~~la~~-luy Elle l'auoit baillee. Qui feut ~~oneques~~ plus aisé a manier, plus simple, ou pour le dire mieux plus vray niays que Claude lempereur qui fut ~~oneques~~ plus coefé d'amour que luy de Messaline, il la mit enfin entre les mains du bourreau. La simplesse demeure tousiours aux Tirans sils en ont a ne scauoir bien faire, mais ie ne scay comment a la fin pour user de cruaulté mesmes enuers ceux qui leur sont prés si peu quilz ayent desprit cela mesmes sesueille. Asses commun est le beau mot de cest autre qui voyant la gorge descouuerte de la femme quil ayuoit le plus, & sans laquelle il sembloit quil neut sceu viure, il la caressa de ceste belle parole, ce beau col sera tantot coupé si ie le commande. Voila pourquoy la pluspart des Tirans anciens estoyent communement tués par leurs plus fauorits, qui ayans cogneu la nature de la Tirannie ne se pouuoient

79

tant asseurer de la volonté du Tiran, commils se desfioyent de sa puissance, ainsi feut tue Domitian par ~~Estienne~~ ^{les siens & sa femme}, Commode par vne De ses amies, Antonin par Macrin, Et de mesme quasi tous les autres. Cest cela que certainement iamais le tiran ni nest aymé, ni n'ayme, Lamitié est vn nom sacré, cest vne chose sainte, elle ne se met iamais quentre gens de bien, elle ne se prend que par vne mutuelle estime, Elle sentretient non pas tant par bienfaicts que par la bonne vie, ce qui rend vn ami asseuré de lautre, cest la cognoissance quil a de son integrité, les respondans quil en a cest son bon naturel, sa foy, et sa constance : Il ni peut auoir damitié la ou est la cruaulté, la desloyauté, linjustice, entre les meschans quand ils sassemblent, cest vn complot non pas compagnie, ils ne sentrayment pas mais ils sentre[-] craignent, ils ne sont pas amis mais ils sont complices. Si tout cela nempeschoit point, encor seroit il malaisé de trouuer en vn Tiran vn amour asseuré, pourcequestant dessus tous & nayant point de compagnons il est desia au dela des bornes de lamitié, qui a son vray gibier en legalité, qui ne veut iamais clocher, ains est tousiours esgale ; Voila pourquoi il y a bien ce dit on entre les voleurs quelque foy au partage du butin pourcequils sont pairs & compagnons, Et que sils ne sentrayment au moins ils sentrecraignent, & ne veulent pas en se diuisant rendre la force moindre : Mais du Tiran ceux qui sont ses fauorits ne peuuent iamais auoir aucune assurance, de tant quil a appris deux mesme quil peut tout, & quil ny a droit ni deuoir qui l'oblige, faisans son estat de conter sa volonté pour Raison, & nauoir compagnon aucun ains estre de tous maistre. Nest ce pas grand pitié que voyant tant dexemples aparans, le danger si present, personne ne se veuille faire sage aux despans daustry, & que tant de

gens saprochent si volontiers des Tirans quil ny ait pas vn qui est [*sic*] lauisement ou lhardiesse de leur dire ce que dit (comme porte le conte) le Renard au Lyon qui faisoit le malade, le tirois voir de bon coeur en ta taniere mais ie voy asses ldes traces des bestes qui vont en auant vers toy, en arriere qui reuiennent ie nen voy pas vne. ses [*sic*] miserables voyent reluire les thresors des Tirans, & regardent tous [*v°*] Estonnés les rayons de sa brauerie, & allechés de ceste clarté ils saprochent & ne voyent pas quils se mettent dans la flame qui ne peut faillir a les consumer : Ainsi le Satyre indiscret voyant esclairer le feu trouué par Promethee le trouua si beau quil l’ala baiser & se brula, ainsi le papillon qui esperant iouir de quelque plaisir dans le feu pourcequil reluit, esprouue lautre vertu celle la qui brule. Mais encor mettons que ses mignons eschaptent des mains de celuy quils seruent, ils ne se sauuent iamais du Roy qui vient apres, sil est bon il faut rendre conte & recognoistre au moins vne fois & lors la raison, sil est mauuais & pareil a leur maistre il ne sera pas quil nait aussi bien ses favoris, lesquels communement ne sont pas contens d’auoir a leur tour la place des autres sils nont encor le plus souuent & les biens & la vie. Ce [*sic*] peut il doncques faire quil se trouue aucun qui en si grand peril, avec si peu dassurance veuille prendre ceste place malheureuse, & seruir en si grand peine vn si dangereux Maistre, quel traueil quel martire est ce destre nuit & iour pour songer apres de complaire a vn, & neantmoins se craindre de luy plus que dhomme du Monde, auoir tousiours loeil au guet, loreille aux escoutes pour espier dou viendra le coup, pour descouurer les embusches, pour sentir les menees de ses compagnons, pour auiser qui le trahit, rire a chascun, se craindre de tous, nauoir aucun ni ennemi ouuert, ni ami assure, auoir tousiours le visage riant, & le coeur transi, ne pouuoir estre ioyeux, & n’oser estre triste. Mais c’est plaisir de considerer ce qui leur reuiet de ce grand torment, & le bien quils peuuent attendre de leur peyne, & de cette miserable vie. Volontiers le peuple du mal quil souffre nen accuse pas le Tiran ains ceux qui le gouuernent, ceux la les peuples, les Nations tout le monde a lenui iusques aux, [*sic*] paysans, iusques aux laboureurs ils scauent leur nom, ils deschirent deschifrent leur vie, ils amassent sur eux mille outrages, mille maudissons, toutes leurs oraisons, tous leurs voeus sont contreux, tous leurs malheurs, toutes leurs pestes, toutes leurs famines, toutes leurs guerres ils les leur reprochent, & si quelque fois ils leur font quelque apparence d’honneur, lors mesmes ils les maugrent en leur

80

Coeur, & les ont en horreur plus estrange que les bestes sauuages, que les Demons. Voilà ^x durant leur vie la gloire, voila lhonneur quils recoiuent de leur service enuers ses [*sic*] gens la, desquels quand chascun auroit sa piece de leur corps ils ne seroyent pas encore se [*sic*] semble satisfaits, ni a demi saoulés de leur peyne, ^x ~~Encor~~ ^{Et} apres quils sont morts ceux qui ~~uiuent apres~~ ^{suruiuent} ne sont iamais si paresseux que les noms de ses [*sic*] mangepeuples ne soit [*sic*] noirci de lencre de mille plumes, & la reputation deschiree dans mille liures, et les os mesmes par maniere de dire traînés par la posterité, les punissant encor apres la mort de leur meschante vie. Aprenons doncques quelquefois Aprenons a bien faire, leuons les yeux vers le ciel, ou bien pour nostre

honneur ou pour lamour mesme de la vertu, ou certes a parler commil faut
pour lamour & honneur de Dieu tout puissant & tout iuste qui est
asseuré tesmoing de nos faits, & iuge tres Entier de nos fautes : De
ma part ie pense bien & ne suis pas trompé puisquil nest rien si contraire
a Dieu tout liberal & debonnaire que la tyrannie quil reserue la bas a
part pour les Tirans & leurs complices quelque peyne particuliere.

Passeport a vn prisonnier de guerre ou vn plaideur.

~~Epigrame pour le mesme.~~

Camarades laissez passer	Le prodige nouveau nous trouble la ceruelle
puisquil ny a dequoy fricasser	et nous priue importun de repas et sommeil
ceste pauvre cane eschapee	a perine on a veu lelipse dun soleil
dentre les pates dun barbet	par linterposition dune lune nouvelle.
layant dune façon plumee	
quil ne luy reste de dumet.	

Epigrame

Si ta femme atant Gilles au lieu de sesiourir
pour ton heureux retour, et de te faire feste ;
ne la blasme Bazon, elle deuoit fuir
te scachant en courroux, et des cornes en teste.

autre

Ne resue plus pourquoy melancoliq Bazon
ta femme a ton retour a quitté ta maison
certes elle a fui mais pour ne te cognoistre
estonnee a laspet du changement nouveau
De ta forme premiere en celle la dun veau
qui te faict sur le front deux cornes aparoistre.

[...]